

L'ÉCHO DES COLONNES

Mai 2007

Editorial

Après les bombardements du 29 mai 1943 le lycée de garçons de Rennes fut éclaté sur six sites : Janzé, Lalleu, Louvigné-de-Bais, Montfort, Thourie, Tresbœuf. Grâce aux témoignages de quelques anciens élèves, l'Écho des Colonnes vous invite à découvrir cette année scolaire si particulière qui ne devait prendre fin qu'à la mi-juin 1944.

Le 1er novembre 1907 à 16h15, l'écrivain Alfred Jarry, ancien élève du lycée d'octobre 1888 à juin 1911, mourait à l'Hôpital de la Charité à Paris. Dans le cadre de la commémoration nationale du centième anniversaire de sa mort, AMÉLYCOR a inclus dans son cycle de conférences du jeudi trois conférences. A l'initiative de notre association et en collaboration avec la ville de Rennes et la Bibliothèque des Champs Libres d'autres propositions devraient aboutir avant la fin de l'année : exposition, représentations théâtrales, lectures, projections de film, spectacle, publication d'une plaquette sur un parcours « jarryque » à Rennes...

Nous avons donc bien des raisons de nous féliciter du dynamisme de notre Association. Les visites du lycée se poursuivent à un rythme régulier, les collaborations avec nos différents partenaires : Espace des Sciences, Lycée Chateaubriand, Espace Ferrié, Faculté des Sciences... se développent et s'affirment de plus en plus.

Nous comptons sur vous, chers amis, pour aider l'Amélycor par votre appui financier, intellectuel et moral.

Pour le comité de rédaction

Le président :

Jos Pennec

N°27

Ne me fermez pas ! Le blount s'en chargera



Tresbœuf, 1943-44 :Essai de pyramide humaine

Coll. G ; Cottin

Association pour la **ME**moire du **LY**cée et **CO**llège de **R**ennes

Cité scolaire Emile Zola 2 avenue Janvier CS 54444

35044 RENNES Cédex
www.amelycor.org

TRUISMES et FANTAISIES



C'est déjà le temps du muguet. Notre lecteur serait donc en droit de s'étonner de trouver en nos colonnes ces vœux tardifs et anachroniques, à l'illustration délicieusement surannée, ou ridiculement ringarde (rayer la mention inutile). Nous lui devons une explication, que voici.

La carte ici reproduite a été récemment exhumée de ses archives familiales par un de nos amis et conférencier, elle fut adressée en 1910 à sa grand-tante, Germaine T. alors toute jeune fille, par un correspondant anonyme dont il est toutefois permis de supposer que les intentions charmantes ne laisseraient pas de toucher sa destinataire. Si le texte, au verso, est particulièrement succinct : « Bonne année ! » – timidité ? conviction d'être reconnu ? sens aigu de l'économie (moins de mots, moindre coût postal) – le verso, lui, est on ne peut plus parlant. En effet, autour de l'élégante figure féminine dont les rondeurs aimables, conformes aux canons esthétiques de l'époque, mettent en abyme celles, réelles ou fantasmées, de la destinataire, s'accumulent signes et symboles propitiatoires.

Paysage bucoliquement idéalisé et enneigé, trèfle à quatre feuilles, fer à cheval (qui s'en souvient encore, à l'ère de l'avion et du TGV), champignon (censé signaler la présence d'un trésor caché), « bêtes à bon Dieu » bénéfiques qui tissent et dessinent à l'horizon de la belle le fil faste et heureux des jours.

Au premier plan et lui faisant face, plus souriant et expressif encore que sa partenaire endimanchée, un cochon replet et peu farouche porte au cou une bourse rebondie où le chiffre de la prospérité multiplie les zéros derrière le un. En 1910, déjà, l'argent ne fait peut-être pas le bonheur, mais il y contribue généreusement ! A moins que le cochon-tirelire n'évoque quelque proposition discrètement équivoque, que je me garderai bien d'explicitier...

Il se trouve, par ailleurs, que ce petit document iconographique a, par une coïncidence amusante, été retrouvé à quelques jours du Nouvel An chinois. Il a paru au découvreur pouvoir convenir à célébrer, à l'intention de ses amis, l'entrée dans l'Année du Cochon, d'une façon originale et humoristique. Un contact, via Internet, avec notre correspondante permanente à Jinan (une lycéenne chinoise qui a été accueillie durant toute une année scolaire à Zola) nous a précisé que 1910 avait été une Année du Chien, et non du Cochon. Notre libre actualisation du message est donc à lire comme une licence... littéraire.

Bonne année du cochon, cher et honorable ami lecteur. Et honni soit qui mal y pense !

Wanda T. (de Chine, évidemment)

Solution de l'énigme (n°26, p 2)

CAVE PANEM

Au début, juste après la guerre (je ne préciserai pas laquelle) était l'interdit familial, tacite mais impérieux : **on ne jette pas le pain**. De ce pain qu'il ne fallait pas perdre ma mère confectionnait, pour le goûter, des délices moelleuses et sucrées dont la saveur, dans mon souvenir, reste intacte, et inégalée... Mon père, lui, en faisait une soupe dont la préparation, la cuisson lente sur un coin du poêle, la dégustation avec, pour moi seule, un petit morceau de beurre, s'apparentaient à un rituel dont je devinais, quoiqu'il n'en parlât pas vraiment, qu'il datait de très loin, d'avant même mes grands parents, c'est-à-dire à mes yeux d'enfant, d'un passé immémorial.

La recette maternelle est restée inscrite dans les cahiers manuscrits que ma mère m'a légués, mais je ne la fais pas aussi bien... Quant à la **panade** paternelle, mon père en a emporté le secret.

L'époque moderne ouvre heureusement à la nostalgie des espaces de communication extraordinaires : il suffit d'interroger Google pour découvrir, d'un simple clic, version contemporaine d'abacadabra, non seulement plusieurs versions de la recette demandée, mais des précisions surprenantes, comme un sourire de la machine à celle qui l'a interrogée.

La panade, donc, s'appelle aussi « **soupe des nautilles de la Marquise de Sévigné** », coïncidence énigmatique que j'ai voulu, non sans malice, proposer à votre sagacité !

Promesse tenue, vous n'êtes plus dans la panade ! Libre à vous de pousser plus loin l'investigation... Ou, seulement, d'en goûter : c'est réellement délicieux !

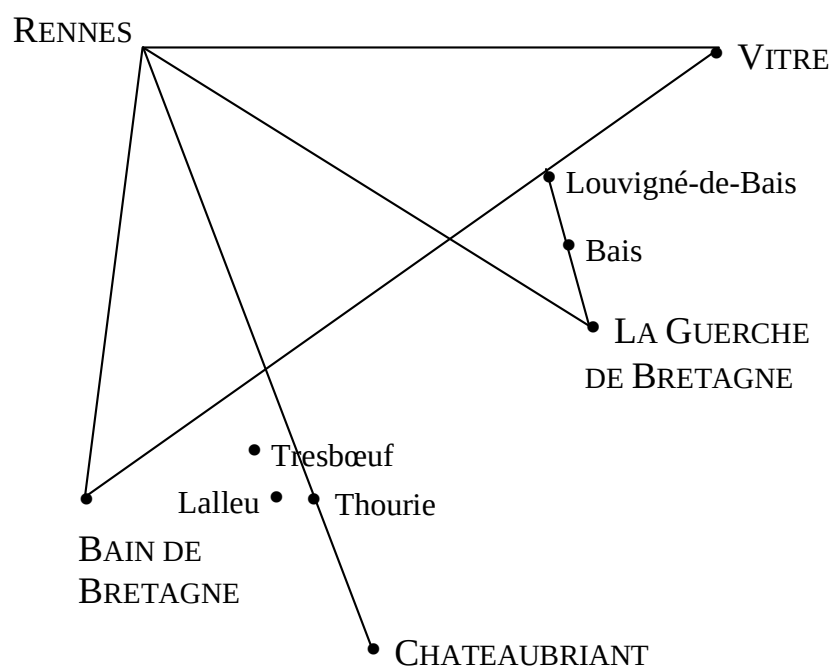
Gastronomiquement vôtre.

Marquise de la Turquerie

PS • Cette appellation se trouve sur le site www.cancoillotte.net, rubrique recettes. Les nautilles sont (seraient) des sortes d'escargots... La voie de la vérité est spiralée, à vous de vous y engager, si la curiosité vous en dit !



**1943
-
1944**



Le lycée à la campagne



DOSSIER

Photos : voir page 4

Au sommaire...

Au printemps 1943 la situation devient critique à Rennes comme en témoigne -page ci-contre- André ROQUENTIN.

Les autorités décident pour la rentrée suivante de disperser le lycée à la campagne suivant des modalités consignées dans les archives départementales.

Le présent dossier sur la dispersion du lycée est constitué par des témoignages d'élèves.

A l'exception de Jean BOBET qui est alors élève d'une 4ème un peu « spéciale », ce sont tous d'anciens « normaliens » ayant effectué leur second cycle au Lycée de Rennes en raison de la fermeture des Ecoles Normales par le régime de Vichy.

Monsieur Gaston COTTIN a accepté de commenter certaines photos de sa collection évoquant la vie des élèves et des professeurs repliés à Tresbœuf. Nous en avons utilisé d'autres -les similitudes étant grandes- pour « illustrer » les récits se déroulant à Louvigné-de-Bais, tout en en précisant la provenance.

Nous avons en effet pris le parti de publier « in extenso » (ou presque) trois témoignages d'élèves-maîtres entrés en seconde à Louvigné-de-Bais : MM Jacques LORIER, Jacques MARTIN et Emile RENAUD. Nous pensons que le lecteur sera comme nous sensible à la saveur de ces récits qui se recoupent tout en restant différents et complémentaires.

Puisse ce dossier susciter d'autres témoignages et prêts de documents qui permettront d' étoffer le dossier que l'Amélycor est en train de constituer

Agnès Thépot

CASSE-TÊTE ADMINISTRATIF

La consultation des archives (A.D.I.V. 249W 1 et 1313W 11) permet de mesurer la difficulté à administrer et ravitailler le lycée replié sur les centres suivants :

Centre de **THOURIE** : Classes de Math-Spé, Math-Sup, Lettres-Sup. Ces trois classes préparatoires sont restées à Thourie jusqu'au 1^{er} janvier 1944 et ont été ramenées à Rennes à partir de cette date.

Centre de **LALLEU** : Classes de Math-Elem, Philo-Lettres et Philo-Sciences soit 73 élèves.

Centre de **TRESBŒUF** : Classes de 1ère A, 1ère B, 1ère C, 1ère M (67 élèves)

Centre de **LOUVIGNÉ-DE-BAIS** : Classes de 2de A, 2de B, 2de C et de 2de M, mais aussi des 4^{es} A et 4^{es} A'(1), des 5^{es} et des 6^{es}... (158 élèves)

Sans compter les Cours Complémentaires des écoles primaires qui sont, également, mis à contribution.

C'est le cas de celui de **JANZE** qui accueille les 3^{es} A et A'(1) jusqu'au 31 décembre 1943 ou de celui de **MONTFORT** où trouvent refuge une quinzaine d'élèves répartis entre la 3^{es} et la 6^{es} tels Michel GAUTIER et Jacques THOMINE de 3^{es} A'(2), Jean BOBET, Georges COUTEILLE, Jean LORGERE et René MOTTAIS de 4^{es} A'(2) ou encore Philippe RAUCH, Jacques VOLCLAIR, Jacques SAUVAGET et Jean PERONNEAU, élèves de 5^{es}.

Il faut de plus gérer l'emploi du temps des professeurs qui assurent leur service dans plusieurs de ces centres, voire dans tous, comme M. LEGRAND professeur d'Education Physique qui a en charge 340 élèves.

L'aumônier du lycée, l'abbé BAUDRY, dont les 30 l de vin blanc (Bordeaux A.C.) restent fournis par la maison Brelet Fils (sise 14 rue Vasselot) et les cierges par la maison Brossault, doit démultiplier, lui aussi, ses activités pastorales.

Toutefois, le contrôle médical est partagé entre plusieurs médecins. Le Dr LEROY continue à veiller sur les 43 élèves de Rennes mais ce sont les Dr COLLIN, GREGOIRE et GEHAN qui contrôlent respectivement ceux de Louvigné, Lalleu et Tresbœuf.

J. Pennec et A. Thépot

Documents de la page 3 :

• Photographie du haut :

Tresbœuf, la table des professeurs (Collection Gaston Cottin (C.G.C.))

(De gauche à droite)

LEO	DONNARD	MARMIER	VILLETTE	RIHOUE	REBUFFE	JEGADEN	CHUQUET
(Lettres)	(Maths)	(Lettres)	(Lettres)	Répétiteur	(Physique)	(Sc. Nat)	(Anglais)

• Schéma des sites : (Conception Jacques Lorier)

• Photographie du bas :

Partie de cartes devant une baraque à Louvigné-de-Bais (Collection Jacques Martin)

(De gauche à droite)

Les joueurs :	LE RUYET, PICHOF, BAUDAIS, DARTOIS
Debout :	LAMY et Robert MARTIN, Jacques ORY, Henri MAUFFRAIS, Jacques MARTIN
Assis :	GALLAIS, Joseph LEMONNIER

1942-43

« Repliés au Nord de la Vilaine ! »

(souvenirs d'André Roquentin)

Alors que déjà, d'autres classes fonctionnent à l'extérieur de l'établissement, les terminales sont restées « avenue Janvier », effectuant une rentrée « normale » même s'il nous arrive, de temps à autre, de croiser des soldats allemands de la Kriegsmarine (des inscriptions telles *Zum Luftschutzkeller*, indiquant l'accès aux abris vraisemblablement réservés à l'armée d'occupation, existent encore sur les entrées menant aux sous-sols).

Vient le 8 mars 1943 et le premier bombardement de Rennes avec des « forteresses volantes » lâchant leurs bombes à 10 000 m d'altitude ; il y a de très gros dégâts matériels et de très nombreuses victimes dans les quartiers Gare et rue Saint Héliier, dont 71 salariés de la société *l'Economique*.

Les autorités académiques décident alors qu'aucun établissement scolaire ne devra rester au Sud de la Vilaine. C'est ainsi qu'un jour nous apprenons que nous allons occuper la Faculté des Sciences. Celle-ci, comme chacun sait, est à cette époque située Quai Dujardin donc ... au Nord de la Vilaine !!!



08/03/43 - avenue Janvier (cl. O-E)

Premier bombardement...

Courant avril nous apprenons par la presse, qu'en raison des événements, il n'y aurait pas d'oral au bachot mais une épreuve écrite supplémentaire en Histoire-Géographie.

Le lendemain le professeur de Sciences Naturelles se présente à son heure de cours ; nous l'accueillons avec nos plus larges sourires, en lui rappelant la nouvelle¹. « *Qu'à cela ne tienne, nous répondit-il, je viens d'avoir le problème de Physique du Concours général, je vous propose de le décortiquer ensemble* » ; accord unanime de la classe. Nous avons alors été émerveillés de l'excellence de ses déductions, de la rapidité de ses réponses sur tout le programme de Physique (optique, électricité, calorimétrie, mécanique...).

Ce n'est que quelques années plus tard, lors de mon retour au Lycée comme enseignant, que j'ai su que C. DUROS était en réalité professeur de Physique.

Mai 1943, second bombardement dans les mêmes conditions et nouveau repli, cette fois-ci, au Palais de Justice, dans les greniers, aux archives.

A cette époque le tabac devait rapporter gros à l'Etat puisque, même en cette période de restrictions, les jeunes de 18 ans avaient droit à leur ration de cigarettes !

Aux inter-cours, en l'absence d'espace extérieur, nous fumions nos cigarettes au milieu des archives, assis sur des liasses de documents.

Ce n'est que 50 ans après environ, à la suite de l'incendie du Parlement, que j'ai réalisé que nous aurions pu être les incendiaires de ce magnifique monument.

André Roquentin

(ci-contre en 1941-42)



¹ Les sourires s'expliquent par le fait que les Sciences Naturelles étaient matière d'oral.

Elève à Tresbœuf en 1943-44

M. Gaston Cottin présente et commente quelques photographies de sa collection

Par crainte de nouveaux bombardements le lycée de Rennes s'est dispersé dans plusieurs communes rurales éloignées. Les classes de 1^è se sont installées à Tresbœuf dans deux baraques de bois dressées à la limite du bourg.

Ces constructions abritaient les dortoirs, les lavabos, les réfectoires. Les cours avaient lieu dans des salles de l'école primaire publique.



Les baraques un jour de neige

- « - sur le devant, la route.
- à l'arrière, la prairie puis la campagne...
- au 1^{er} plan à gauche, la barrière d'entrée de l'école publique »

Le camion

*« Il nous apporte périodiquement le ravitaillement.
Aujourd'hui il arrive alors que nous sommes dehors
en attendant l'ouverture du réfectoire.*

*Nous l'aimions bien ce camion : un moment de vie
dans notre univers monotone.*

*Des professeurs l'utilisaient parfois pour un retour à
Rennes ou un trajet vers un autre site du lycée.*

*Il est affublé à l'avant du système gazogène qui lui
permet de rouler. Il faut rappeler que les Allemands se
réservaient l'essence. »*



La route

*« Il n'y a pas de clôture autour de notre campement.
Notre cour de récréation c'est un domaine naturel ouvert à
tous : la vaste zone herbeuse située à l'arrière de nos
bâtiments, la route située à l'avant qui nous accueille aussi loin
que nous le voulons si nous avons le temps.*

*Que faire un dimanche après-midi à Tresbœuf ? Tout
simplement marcher. En ces jours sombres la route appartient
aux piétons. Les voitures familiales n'ont pas d'essence et le
dimanche les camions laissent reposer leur gazogène.*

Nous côtoyons parfois des vaches. »



Feu !

*« A l'arrière des baraques...
Un avion allemand passe.
Spontanément, jeu d'un instant, on tire dessus. »*



Le « château d'eau »

*« Ce jour de décembre l'eau ne coulait plus aux robinets des lavabos.
Il fallait monter briser la glace de la citerne pour y puiser de l'eau avec des brocs. »*



La fête

*« Le censeur nous a autorisés à monter une pièce de théâtre que nous pourrions jouer devant le public local à condition que le bénéfice de l'opération soit remis au « Comité d'aide aux prisonniers de guerre français » retenus dans les stalags en Allemagne.
Il faut trouver une salle.
Il n'y en a qu'une possible : le curé de Tresbœuf accepte de la mettre à notre disposition. »*



« L'œuvre mise en scène, inconnue des programmes du lycée, s'intitulait « Niquedouille chez le colon » (prononcer « chez l'colon »).

Colon étant un raccourci de « Colonel », disons que c'est un classique... mais de comique troupier.

Ce fut un après-midi de bonheur.

Tout le monde a bien ri, même les plus sévères ! »

G. C

« Les Déportés »

Les témoignages qui vont suivre
sont ceux de 3 des 18 élèves de la promotion
photographiée ci-dessous au grand complet
(à l'exception du photographe, GERARD)



Coll. Jacques LORIER

(De gauche à droite)

Debout à l'arrière-plan (têtes) :

LECLERC(Jean) / RENAUD (Emile) / GUILLARD (Gilbert) / SMITH (René) / GUEZENNEC (Yves) / GUICHARD (Maurice)

Debout au second plan :

MARTIN (Jean) / MAUFFRAIS (Henri) / DUGRE (Charles) / MILON (Louis) / LEMONNIER (Joseph) / MARTIN (Jacques)

Accroupis devant :

GAUTIER (Henri) / LORIER (Jacques) / DARTOIS (Jacques) / BERTHELEU (Emile) / BERRANGER (Rémy)

(les noms des auteurs sont soulignés)

Témoignage de Jacques Lorier :

Juin 1943 : reçu au concours d'entrée à l'Ecole Normale, je suis affecté comme mes 17 camarades de promotion en classe de 2^{ème} moderne au lycée de garçons de Rennes, avenue Janvier (à l'époque c'était l'unique lycée public de garçons et il était parfaitement anonyme). Le gouvernement de Vichy avait dès septembre 1940, supprimé les Ecoles Normales et, depuis la rentrée de 1941, les normaliens étaient devenus des élèves-maîtres dont la scolarité jusqu'au baccalauréat s'effectuait dans les lycées secondaires en tant que boursiers complets.

En fait à la rentrée scolaire tardive de 1943 (le 17 octobre...), je n'ai pas découvert les bâtiments de l'avenue Janvier ... mais des baraquements à la sortie du bourg de Louvigné-de-Bais. En raison des bombardements subis par Rennes en Mars et Mai 1943, l'Inspection Académique avait décidé le repli du Lycée sur plusieurs sites : Thourie pour les classes préparatoires aux grandes écoles, Tresbœuf et Lalleu pour les Premières et Terminales et Louvigné-de-Bais pour les classes de la 6^{ème} à la Seconde.

Lycée dispersé ... normaliens éparpillés ... Nos « pères » (promo 42) étaient à Tresbœuf, nos « grands-pères » (promo 41) à Lalleu, pire encore ! nos « grands-mères », « mères » et « sœurs » (normaliennes des promo 41 à 43) étaient à la Guerche-de-Bretagne où le Lycée de Filles avait été réplé en bloc. En quelque sorte nous étions *orphelins*, séparés de nos parents et qui plus est, mêlés nous « fils du peuple », à 17 lycéens « normaux », « fils de bourgeois » à nos yeux, qui s'ajoutaient à nous pour constituer une classe de 35 élèves. Fort heureusement l'amalgame entre les deux groupes prit sans peine, peut-être facilité par les difficultés de toutes sortes de l'époque.

Même à Louvigné la présence allemande était visible. Depuis la chute de Stalingrad en Février 1943 l'armée allemande reculait sur tous les fronts et les soldats devenaient plus nerveux, plus agressifs. A cela s'ajoutait la menace des miliciens de plus en plus aux abois, surtout à partir de 1944. La résistance se développait et multipliait les attentats, notamment au niveau des voies ferrées, avec parfois des conséquences critiques. Ainsi en juillet 1943, mon père avait été arrêté comme otage à la suite d'un attentat à Noyal-sur-Vilaine (il faisait partie d'un groupe de 30 : 25 hommes et 5 femmes) et il était toujours dans les griffes des Allemands. Beaucoup de familles avaient un des leurs, prisonnier de guerre. Pas étonnant si l'insouciance de notre jeunesse était parfois passablement tempérée. On ressentait plus ou moins une angoisse latente...

Les locaux du centre de repli étaient essentiellement constitués par de grands baraquements en brique, initialement construits pour abriter des réfugiés de l'exode de 1940. Certains servaient de dortoirs équipés de châlits en bois, très rudimentaires et très durs. D'autres abritaient des salles de classe étroites, avec de longues tables disposées dans le sens de la longueur des baraques. Le chauffage était assuré par des poêles à bois. L'hiver 43-44 a été assez rude, avec de la neige. Il ne faisait guère chaud dans les dortoirs. Certains matins, au réveil, les internes se regroupaient dans un coin, se serraient les uns contre les autres en sautant et dansant pour se réchauffer. Quant à la nourriture, elle était limitée par le rationnement. Durant les premiers mois de notre arrivée, la prospection des fermes des alentours a permis une amélioration. Mais cela devait vite se tarir, le marché noir aidant.

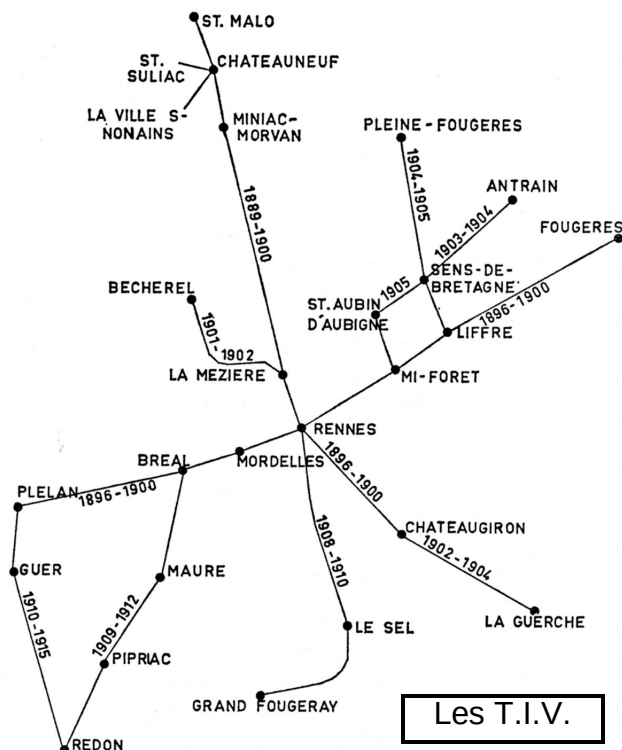
Bien entendu la plupart des élèves étaient internes. Avec deux camarades, issus comme moi de l'Ecole Primaire Supérieure (EPS) de Dol-de-Bretagne, j'étais externe. Nous logions à 3 km du bourg, sur la route de Bais, dans une petite maison isolée : La Peillarderie, louée pour la circonstance par mes grands-parents paternels, instituteurs en retraite. Sans doute étions-nous mieux nourris et mieux couchés que les internes. Mais ce n'était pas la panacée pour autant ! Il n'y avait qu'une seule pièce bien sombre (l'unique fenêtre était minuscule) et très encombrée (quatre lits, une armoire, une grande table centrale, une table de toilette). Comme il n'y avait pas de fourneau, ma grand-mère était contrainte de faire la cuisine à même la cheminée... Quelle fatigue à près de 70 ans ! Il lui fallait sans cesse se baisser et se relever ...



La Peillarderie (Coll. J. Lorier)

Il n'y avait ni l'eau ni l'électricité. De ce point de vue c'était quasiment le Moyen-Âge ! A tour de rôle un des jeunes allait chercher l'eau dans un puits distant de 200 mètres... Pour ce faire, il était équipé d'une sorte de joug en bois placé sur les épaules avec, à chaque extrémité, une chaîne à laquelle était suspendu un seau. Deux seaux de 10 litres c'était lourd au retour ! Inutile de dire que nous étions des champions en matière d'économie d'eau ...

L'éclairage, quant à lui, était assuré par une lampe à acétylène, encore appelée lampe à carbure. En effet, le gaz était produit en faisant arriver de l'eau sur du carbure de calcium ; il s'échappait par un brûleur qui, bien réglé donnait une flamme assez brillante, suffisante pour éclairer toute la table sur laquelle nous faisons nos devoirs. Il fallait vider et nettoyer la lampe chaque jour et la recharger. Encore fallait-il posséder du carbure ! Heureusement mon grand-père connaissait un chef de service de la Préfecture qui lui donnait de manière assez libérale, les bons nécessaires pour l'achat de ce produit. Pour ce faire, il lui fallait se rendre à Rennes ... Ce qui m'amène à aborder un autre problème de l'époque : celui des transports.



(Source : Histoire de Rennes, Privat, 1972)

Les voitures étaient extrêmement rares, notamment celles à essence. Les bons d'essence étaient réservés aux véhicules prioritaires. En général, autocars et camions étaient à gazogène, ce qui limitait la vitesse et la longueur des déplacements mais nullement les pannes... Heureusement il y avait les tramways à vapeur d'Ille-et-Vilaine, les T.I.V. et, surtout les vélos.

Par chance Louvigné-de-Bais était sur la ligne Rennes-La Guerche et donc relativement accessible (beaucoup plus que Thourie, Lalleu ou Tresbœuf). Cependant aller de Rennes à Louvigné ou l'inverse, c'était toute une équipée ! Il fallait facilement 2 heures pour faire les 32 km du parcours. Le charbon faisant défaut le combustible était généralement le bois. Les arrêts étaient nombreux et longs. A Châteaugiron on restait 20 à 30 minutes : il fallait renouveler l'eau, le combustible, et attendre le train venant en sens inverse car c'était une voie unique. En hiver, avec la neige et le verglas, la locomotive peinait à franchir les côtes un peu fortes. Parfois les voyageurs devaient descendre et suivre à pied le train qui montait à vide...

En définitive le vélo était encore plus sûr ! A la Peillarderie nous l'utilisions 4 fois par jour pour parcourir les 3km qui nous séparaient des baraques. Ce n'était pas toujours facile. En hiver nous avions froid car nous n'étions guère habillés. Les crevaisons étaient fréquentes car nous avions des pneus usagés et de vieilles chambres à air multirustinées (pour avoir du matériel neuf il fallait des bons, bien difficiles à obtenir).

En dépit d'un contexte difficile, l'année scolaire se déroula à peu près normalement. Le centre de Louvigné était dirigé par le surveillant-général du Lycée, Monsieur PIERRE, qui maintenait une discipline à la fois ferme et compréhensive. C'était encore l'époque où l'on entrait en classe en rang et en silence et où l'on restait debout à sa place jusqu'à ce que le professeur dise de s'asseoir... Nous avons eu la chance d'avoir des professeurs remarquables et dévoués.

En français, Monsieur MONTPERT, était un des rares enseignants à pouvoir venir à pied au Lycée car avec sa famille, il logeait dans le bourg. Je me rappelle qu'aux dissertations s'ajoutaient alors des épreuves de récitation avec notation et classement. Je me revois encore, déambulant avec mes deux copains dans les allées du jardin de La Peillarderie, apprenant par cœur des poésies de Marot ou de Ronsard ou des tirades entières de Corneille ou de Racine... Au moins nous en souvenons-nous encore ! La plupart des professeurs venait à vélo, parfois de loin. Ainsi notre professeur d'histoire-géographie, Monsieur JAYLES faisait l'aller et retour entre Louvigné et La Guerche où Madame JAYLES dirigeait le Lycée de Filles. En anglais nous avions Monsieur NOEL, futur professeur à la faculté des lettres, et en physique-chimie le célèbre Monsieur REBUFFE dit « Le Teuf » car il postillonnait énormément en parlant, de sorte qu'au premier rang, il fallait se protéger de ses « escarbilles »...



Nous en gardons tous un souvenir affectueux. Il était très calé, à la fois agrégé et docteur ès sciences. Il avait pu apporter de Rennes, sur la remorque de son vélo, un peu de matériel (notamment de vieilles lentilles d'optique). Dès que c'était possible, il nous faisait des expériences.. que nous mettions à mal de temps à autre, par des courts-circuits inopinés favorisés par la vétusté des installations électriques. Il faisait la discipline de façon pour le moins originale. L'élève puni devait se tenir debout à sa place, en levant un ou deux bras, pendant un temps plus ou moins long... Lors d'une visite inopinée le Proviseur d'alors, Monsieur Monard, eut la surprise, en entrant dans la classe, de découvrir plusieurs élèves les mains en l'air comme dans un western...

En dehors du travail, les distractions étaient limitées. Il y avait surtout le foot sur un terrain proche du centre, quelques sorties à pied en campagne et les inévitables parties de cartes.

A la Peillarderie, pour nous trois, s'y sont ajoutés les « foins » dans les fermes voisines. A la maison, faute de courant, il n'y avait qu'un poste à galène en guise de radio.

Survint le 6 juin 1944, le débarquement allié en Normandie. Commencée tardivement, l'année scolaire s'interrompt brusquement vers la mi-juin. Les élèves rentrèrent chez eux. Par la suite les baraques furent assez vite détruites. La Peillarderie elle-même fut abattue dans les années 1980... Subsiste, en dépit des années (plus de 60 ans !) un lien très fort entre les camarades survivants de cette promotion 1943 qui avait pris pour nom : « Les Déportés »... Tout un symbole !

Jacques Lorier

Témoignage de Jacques Martin :

A la rentrée 1943 commença notre déportation. Double, parce que Pétain en fermant les écoles normales, foyers de républicanisme, nous envoyait au lycée où nous retrouvions, nous les primaires, ceux qui nous avaient quittés à 11 ans pour le lycée, ces transfuges avec lesquels nous nous bagarriions sur la butte du Champ de Mars, mais aussi parce que le lycée de Rennes, comme la plupart des écoles, se repliait au vert pour soustraire les chers petits aux bombardements.

C'est ainsi qu'ayant pris à la gare de Viarmes, le vieux tacot des T.I.V., une troupe hétéroclite de potaches arriva un soir d'octobre dans le petit bourg de Louvigné-de-Bais, où des baraques devaient héberger nos nuits et nos cours.

Pour ce qui est des nuits, on avait disposé des châlits en bois sur lesquels nous disposions nos matelas. Mon frère, entré au lycée en même temps, avait hérité au titre sans doute du droit d'aînesse du seul matelas disponible à la maison et j'avais pris ce qui restait, c'est-à-dire le court matelas et les deux coussins du divan de la salle à manger. Ce n'était pas très souple mais les copains qui voulaient me "virer", comme cela se pratiquait beaucoup, pouvaient faire deux essais avant de me faire tomber.

Les sanitaires étaient spartiates : couvertes, mais en plein air, une sorte de longue auge de fer blanc surmontée d'une rampe de trous qui délivraient l'eau des ablutions, des toilettes rustiques fleurant bon le carbonyl et le crésyl, et des pissoires bizarres en forme de trémie qui permettaient des mictions pleines de fantaisie.



Pour comparaison, dortoirs à Tresbœuf (C. G.C.)

Il arriva qu'un mauvais plaisantin y déposa un colis destiné aux autres toilettes, et le surgé *Pétras* (M. Pierre), nous ayant rassemblés pour dire son indignation et constatant que le coupable ne se livrait pas, déclara qu'il allait "prendre des mesures", formule qui obtint un franc succès et permit à la verve des dessinateurs de donner des interprétations graphiques de ces menaces.

La plupart d'entre nous, citadins, n'avaient jamais été internes et nos familles craignaient beaucoup que la bouffe fût insuffisante en qualité comme en quantité. Et nous avions tous une caisse avec beurre et friandises diverses. Il est vrai que les menus étaient frugaux et peu variés. J'ai longtemps boudé les choux-fleurs pour en avoir ingéré trois ou quatre fois la semaine à la saison, tout juste bouillis, arrosés d'une maigre vinaigrette. Le pain ne manquait pas à Louvigné et nous faisons visite à la boulangerie pour grignoter pendant les études du soir. Certains étaient toujours volontaires pour le pain ; le gentil minois de la fille de la maison n'y était pas pour rien. On ajoutait parfois à ces agapes une friandise spéciale, des pastilles de saccharine, une découverte récente pour nous, qui effervesçait dans la bouche en y laissant un goût amer et sucré à la fois.

Le surveillant affecté à notre étude et souvent à notre dortoir avait reçu le surnom de *Napo*, pour son visage rond dont l'intelligence avait repoussé les rares pilosités en couronne, et pour l'habitude qu'il avait prise de passer deux doigts de sa main droite dans son gilet. Très jaloux de son autorité, il se heurtait à une inertie et une mauvaise volonté passive qui le mettait dans une rage impuissante à trouver des coupables. Il ne s'y retrouvait jamais lorsqu'il nous comptait pour l'entrée au dortoir, sans s'apercevoir que d'aucuns ressortaient par une fenêtre pour repasser devant lui.

Ses rondes nocturnes s'empêtraient dans les sabots gentiment laissés dans le couloir entre châlits et armoires, et ses chutes éveillaient des chahuts qu'il ne pouvait plus maîtriser.

Il devait avoir le sang lourd et en étude il cachait ses somnolences derrière l'apparence d'une profonde réflexion, et sa main droite quittait alors le gilet pour pouvoir soutenir un front si noblement chargé de pensées. Nous le réveillions par les procédés les plus inventifs, dont le meilleur fut sans doute les trains de boîtes d'allumettes auxquels l'époque des hannetons nous permit d'atteler suffisamment de ces coléoptères pour qu'attirés par les lampes, ils déclenchent un carillon d'abat-jour qui le sortait en sursaut de ses cogitations.

Les profs résidaient en partie à Louvigné : *Nénesse* (Renaud) en face la boulangerie, Montpert sur la route de Bais ; *Verkhoïansk*, alias *Fend-la Bise* (Jayles), lui, venait de La Guerche, et sa bicyclette remmenait sa longue silhouette don-quichottesque vers sa femme qui enseignait là-bas les lycéennes. D'autres devaient venir de Rennes et distribuaient leurs cours dans les différentes annexes. Seules les secondes étaient à Louvigné, les premières et terminales jouissant des plaisirs de Lalleu, Tresbœuf ou Thourie.

Celui qui nous a laissé le plus de souvenirs est le Teuf, prof de sciences physiques. Gentil comme tout, mais ronchon et bafouilleur, il alliait à une grande valeur scientifique une compétence pédagogique si relative que chacun de ses cours était un happening. Dartois était un de ceux qui lui jouaient le plus de tours, un jour s'affalant sur son chapeau mou en feignant de vouloir voir de plus près une expérience, une autre fois remplaçant le sodium d'un flacon par de la craie carrée, ce qui fit que Teuf fut très surpris de ne pas voir réussir son expérience. C'était chouette, le sodium, pour faire sur les flaques d'eau des petits bateaux qui s'enflammaient spontanément, insecte argenté crachant et tournoyant...

Une autre fois, pendant un cours, Dartois montait à l'aide de compas, de crayons et de règles, un mobile qui aurait fait rêver Calder, lorsque le Teuf d'une main courroucée, fit voler le tout aux quatre coins de la classe. Mais le brave Teuf regretta aussitôt son geste et revint : " Vous n'écoutez pas, Dartois... mais c'est intéressant, remontez donc votre mécanisme..."

Teuf-Teuf Teuf Le Teuf

La vie d'un surnom est singulière.

L'élève l'adopte en arrivant dans la classe, l'onomatopée lui suggérant un rapport avec le train (vapeur à l'époque).

L'observation de chacun, à chaque génération, enrichit alors le rapport, trouvant une explication nouvelle au surnom.

M. REBUFFE fume, il tourne le volant de « *la machine de Gramme* », ses postillons sont qualifiés « d'escarilles », la remorque fixée à son vélo est assimilée à un wagon...

Peut-être connaissez-vous d'autres versions...

A l'origine (la vraie ?) du surnom : un travail dans les wagons du tri postal, pour payer ses études.

A. Th.

Je dois avouer que j'avais ma part de ces jeux cruels : un jour Teuf entreprit de commencer le cours d'optique et nous réunit dans une salle obscure complètement mais dont l'équipement électrique était sommaire, et le fil d'alimentation, un peu rafistolé, traversait la classe pour atteindre la prise au fond de la classe, juste derrière moi. Ce fut l'occasion d'une série de disparitions et de réapparitions du courant, la pression de mon pied suffisant pour faire interrupteur, à l'embarras du pauvre Teuf mais à la grande joie de tous.

Nos loisirs, c'était d'une part les promenades, souvent en "croco" ou en colonne, au pas en chantant sous la direction de Tarzan, un des profs de gym, vers le bois de Cornillé d'où nous ramenions quelquefois des tracts anglais. C'était pour beaucoup le football devant les baraques, pour Yves et moi la musique. J'avais aussi repris ma fabrication de petits postes à galène dans des boîtes à plumes, sur lesquels un montage ingénieux dont j'ai perdu le brevet permettait de recevoir Radio-Paris (celui dont Pierre Dac chantait, sur l'air de la Cucaracha, "*Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand*"), le poste allemand installé non loin à Thourie, mais aussi et surtout la BBC. Les émissions se superposaient un peu, mais j'avais un carnet de commandes bien garni.

Tous les samedis nous retournions à Rennes pour revenir le dimanche soir, le tout à bicyclette. C'était l'occasion de changer le linge et de ramener quelques provisions. La différence d'heure, Rennes à l'heure allemande et Louvigné à l'heure solaire, soit deux heures, avait pour conséquence qu'enfourchant nos bécanes au lycée à deux heures le samedi après-midi, nous arrivions à la maison à près de six heures, alors que le dimanche soir nous avions tout notre temps puisque nous arrivions "avant de partir".

Le trajet n'était pas sans danger et un jour où nous passions près du T.I.V. dans la côte de Domloup, deux Spitfires vinrent le mitrailler. Il resta d'ailleurs là pendant tout l'été 44 et essuya plusieurs fois le feu des mitrailleuses aériennes.

Une grande fête fut organisée par le lycée pour la population de Louvigné, et sans doute aussi pour nous occuper sainement. Au programme une pièce de Labiche et des chœurs, mais aussi un numéro de clowns où Dartois put déployer ses talents avec Robert et le copain Buchet. Il faut dire qu'ils eurent beaucoup plus de succès que la partie musicale du spectacle, pourtant de valeur.

Notre orchestre, (Yves, les Renaud et moi, augmenté de la future femme d'Yves, Annick), fit de brillantes prestations, et le père Guézennec chanta quelques airs d'opéra, aidé d'une jolie vache qui, sans doute charmée par les contre-ut, voulut pousser elle aussi sa note, ce qui fit que Dartois entreprit de se muer en cow-boy pour l'éloigner, spectacle dont d'aucuns préférèrent le burlesque au bel canto...

Gérard Dufeu, le commis de la ferme du Pin, nous avoua après : "*Quand je vus l'Bouézinec avec son violon et l'aoute ô sa queusse enteur les quiëttes* -c'était le violoncelle de madame Renaud-, *je m'n'allis bêre eune bolée*".

Que d'écueils alors dans l'acculturation musicale des populations rurales !

Vint le 6 juin, le débarquement. J'étais à Rennes, mais ma mère voulut me raccompagner à Louvigné où Robert était resté.

Elle eut toutes les peines à rentrer à la maison en évitant les barrages par les petits chemins pour éviter la réquisition de son vélo.

Au lycée on ne savait pas très bien quoi faire de nous. Les convois allemands remontaient vers la Normandie et nous trafiquions les poteaux indicateurs pour les retarder. Nous n'eûmes pas le temps de poursuivre ces jeux dangereux car le lycée ferma.

Beaucoup retournèrent chez eux mais quelques-uns, dont Robert et moi, furent confiés à des fermières dont les époux étaient prisonniers, pour les aider aux travaux des champs.

Jacques Martin



Au bois de Cornillé
(Classe entière - coll. JL)

Témoignage de Emile Renaud

La politique de « renouveau national » ne pouvait confier à des professeurs soupçonnés d'être francs-maçons et anticléricaux le soin de former les futurs éducateurs de la jeunesse dans des séminaires laïcs. Vichy n'aimait ni Jules Ferry, ni Ferdinand Buisson. Et voilà pourquoi après notre admission au concours d'élèves-instituteurs, nous nous étions retrouvés au Lycée de Rennes.[...]
Ce ne fut pas dans la cour d'honneur que se déroula la rentrée. Rennes avait été bombardé à plusieurs reprises et les autorités avaient jugé plus prudent de déplacer le lycée à la campagne.

Des classes vertes avant la lettre [...] On ne pouvait trouver plus vert car Louvigné était un charmant village, à l'est de Rennes, à quelques lieues de Vitré et de la Guerche, qui abritait le Lycée de filles. Hors des grandes routes et lignes de chemin de fer, sans terrain d'aviation ou de camp militaire, un bel étang, des bois, des champs, aucune usine, on ne pouvait mieux choisir. Pour atteindre cet Eden, le T.I.V. un tortillard poussif ; autour de l'église, les commerces indispensables même au temps des cartes de rationnement.

Le café nous était interdit mais nous fréquentions la boulangerie. Était-ce pour les yeux bleus et la poitrine avantageuse de la vendeuse ou pour les pains de Savoie et les biscuits à la cuiller qu'on y vendait sans ticket ? Je ne peux pas trancher aujourd'hui. Coïncidence heureuse [...] le médecin, le docteur Collin était un Dolois. Un jour il dut m'inciser un anthrax à la cheville gauche et aussi bizarre que cela puisse paraître, avoir retrouvé un compatriote, même avec un bistouri à la main m'avais fait chaud au cœur. C'était la première fois que je quittais la maison ; Louvigné me semblait le bout du monde [...]



Col. E.R.



Classes, dortoirs, réfectoire, cuisine, tout avait été aménagé dans des baraquements et sur la photo que j'ai retrouvée dans ma boîte à trésors on peut remarquer les peintures de camouflage des toits [...] On peut aussi remarquer en regardant de près le cliché que l'uniforme du lycéen consistait en une blouse grise et une paire de sabots de bois. Le fin du fin de l'élégance étant les sabots tout en bois, ferrés ou cloutés qu'il ne fallait surtout pas nettoyer sous peine de passer pour un crâneur, la blouse grise ne pouvant être lavée qu'à l'occasion des vacances et comme de toute façon, le savon était rare...

Le *surgé* (surveillant général) responsable de l'ensemble était Monsieur PIERRE (*ci-contre. Ndrf*), son surnom ne pouvait être que *Petrus* ; il était assisté de Monsieur Merrien surnommé « Napo » à cause de sa ressemblance frappante avec Napoléon. Elle avait dû déteindre sur lui au point de lui faire glisser tout comme l'Empereur, une main dans le boutonage de sa veste. [...] Pétrus avait un coadjuteur dont j'ai oublié le nom. Sa spécialité était de repérer les quidams qui erraient dans la cour en dehors des heures de récréation et de les diriger d'un index qui ne souffrait pas la discussion vers la pompe, car à Louvigné il n'y avait pas l'eau courante. Pour la toilette matinale des internes, on utilisait l'eau d'un réservoir perché sur un bâti métallique qui distribuait l'eau avec parcimonie, à des lavabos collectifs. Il fallait bien, dans la journée, le remplir ce réservoir. La pompe, de marque Japy, musclait l'avant-bras. Inutile de dire que l'eau était froide et, lorsqu'il gelait, on ne se lavait guère...

Les internes participaient à l'épluchage des pommes de terre mais ceci n'était pas une corvée bien au contraire ; en hiver ils étaient au chaud dans la cuisine, étaient dispensés de permanence et les cuisiniers leur offraient en guise de remerciements, un bol d'orge grillé.[...]

En plus du dépaysement cette classe était pour nous une découverte. Une liberté accrue par rapport à l'E.P.S., nous commençons l'apprentissage de l'autonomie [...] Les élèves-instituteurs étaient tous regroupés dans la même classe car ils n'avaient étudié ni latin, ni grec, ni deuxième langue vivante, ils ne pouvaient se présenter à aucune série existante de baccalauréat ; on leur avait donc mijoté une série à part dans laquelle les sciences physiques remplaçaient la deuxième langue ou les langues mortes. Nous ne rencontrions aucune difficulté dans les disciplines scientifiques, c'était une autre paire de manches dans les disciplines littéraires. On dirait aujourd'hui que nos handicaps appartenaient plus aux domaines verbaux qu'au raisonnement hypothético-déductif. Belle formule pour dire que nous étions meilleurs en mathématiques qu'en lettres. [...]

Par reconnaissance pour nos professeurs, il me faut dire qu'ils étaient de qualité ; ils savaient sans se décourager et sans nous décourager, colmater les brèches de notre culture lacunaire. Parmi eux il y avait de « grandes pointures » et je ne dis pas cela parce qu'ils jouaient au foot avec nous. Beaucoup sont devenus professeurs de faculté, certains sont morts en déportation tel le professeur Normann. Au cours de cette année de seconde, il arrivait qu'un professeur disparaisse, nous nous interrogeons quelques semaines et apprenons qu'il avait été arrêté ou avait rejoint la Résistance¹. Les rumeurs les plus fantaisistes circulaient mais la méfiance était de règle ; nous apprenions à vivre dans un monde où il fallait dissimuler ses opinions, surveiller ses paroles, taire ses espoirs.

C'était un autre apprentissage comme était celui de vivre, loin du foyer, avec des élèves dont les parents appartenaient à des classes sociales très différentes de celles de nos familles. Nos parents étaient ouvriers, employés, agriculteurs, petits fonctionnaires, autant de catégories sous-représentées dans les établissements secondaires ; dans les cours, sur les terrains de jeux, au dortoir, nous partageons notre exil avec des fils de magistrats, de chefs d'entreprise, de membres de professions libérales. Nous vivions notre premier brassage social.

Le matin du 6 juin 1944 ne fut pas un matin comme les autres. Le père de Jacques Lorier qui captait sur un poste à batteries les nouvelles de Londres nous annonça avant notre départ pour le lycée, le débarquement en Normandie. J'ai appris beaucoup plus tard, qu'il renseignait un réseau sur les activités du centre de repérage allemand installé à Vergéal, tout près de Louvigné. La discrétion s'imposait.

Dans les baraquements régnait le plus grand des tohu-bohu [...] *Pétrus* avait-il des consignes du style : « *Conduite à tenir en cas de débarquement* » ? Peut-être, mais il n'eut pas le temps de les faire connaître car les baraques se vidèrent très vite, chacun regagnant, par ses propres moyens, son domicile. Pour nous trois², ce fut le retour à la *Peillarderie*

Nous sentions bien depuis quelques semaines que le débarquement était imminent ; nous recevions les nouvelles de Londres et les messages personnels se multipliaient, ensuite les vols d'escadrilles s'intensifiaient et nous trouvions des tracts en nous rendant au lycée ainsi que des rubans de papier argenté qui ne manquaient pas de faire jaser. Pour certaines personnes, ces papiers qui brouillaient le repérage des avions étaient des emballages de biscuits que les aviateurs lançaient par les hublots, d'autres y lisaient même des messages qui précisaient la date du débarquement. En plein jour, de drôles d'avions à double carlingue, les P38, maraudaient le long des routes, mitraillaient à l'occasion un camion, nous avions même assisté à un combat aérien qui nous avait surpris par sa rapidité. Nous l'attendions, c'est sûr, ce débarquement, il n'empêche que le 6 juin fut une surprise d'autant que ce jour, il pleuvait des cordes et que nous pensions que les alliés choisiraient une période de beau temps pour débarquer.

[...] Nous ne recevions plus de courrier de Dol que nous savions en zone interdite. [...] Comment s'occuper ? Il y avait bien quelques livres à lire ; c'était la collection complète du théâtre du XVII^e siècle ; pour varier les plaisirs nous pouvions proposer notre aide à la ferme voisine.[...] Je n'aurais jamais lu *Tite et Bérénice*, *Bajazet* ou *l'Amour Médecin* et je n'aurais jamais su que pour nourrir les perdreaux trouvés au nid au moment des foins, il fallait chercher des œufs de fourmis, sans ces semaines d'attente à Louvigné.

Avantages non négligeables car à la fois j'améliorais ma culture générale et je profitais à la ferme de repas à base de cochonnaille, de pain blanc beurré à volonté et d'un cidre un peu raide ; le tout prenant des allures de festin.

Je devais quitter Louvigné le 28 juin. » [...]

Emile Renaud

(Le texte ci-dessus est extrait d'un article paru en octobre 1997 dans le n° 32 de la revue, aujourd'hui disparue, **Notre Dol**.)

¹ Ainsi Monsieur Marcel Coué, professeur d'Anglais qui fut nommé Inspecteur d'Académie d'Ille-et-Vilaine à la Libération.

² Emile Bertheleu, Jacques Lorier, Emile Renaud ; les trois Dolois y sont hébergés par les grands parents de Jacques Lorier (voir l'article pp 9 et 10)



En quatrième à Montfort

Nous avons été informés tardivement mais suffisamment tôt pour aller reconnaître les lieux.

Le Lycée proposait à ses élèves du Far-West -soit à la limite des Côtes-du-Nord- de faire leur quatrième au Cours Complémentaire de Montfort-sur-Meu, internat inclus.

Je passe sur les conditions spartiates de logement et de nourriture qui feraient frémir les parents d'aujourd'hui : pas d'eau chaude, trois robinets pour dix élèves au « lavoir », lits collés les uns aux autres, souris en liberté dans le réfectoire

Si longtemps après, mon souvenir le plus marquant n'est pourtant pas celui-là. C'est la vision du lycée de Rennes et j'en frémis encore.

Nous étions seulement quatre élèves du Far-West et, pour ces quatre-là, le lycée a dépêché à Montfort trois professeurs pour nous enseigner les matières ignorées par le cours complémentaire : latin, anglais, allemand. Chaque semaine, sur deux journées, MM Quentel, Morice et le prof. de latin (j'ai honte d'avoir oublié son nom) nous délivraient les trois ou quatre heures du programme. Ainsi nous avons fait une quatrième de matières classiques, non au cours complémentaire, mais en cours particulier.

Cet enseignement-là nous a propulsés en classe de troisième avec un avantage indéniable. Et comme les mathématiques des cours complémentaires étaient d'un niveau élevé, la quatrième de Montfort nous a fait le plus grand bien pour la suite, avenue Janvier.

L'année scolaire 43-44 s'est terminée brusquement.

Le 6 juin, à midi, mes parents sont venus me chercher, le débarquement des troupes alliées en Normandie annonçant des jours tumultueux.

Le 11 juin la commune de Montfort était en partie détruite par un bombardement...

Jean Bobet

A Rennes, les bombardements alliés des
9, 12 et 18 juin 1944
n'ont pas épargné le lycée



Mais, dès la rentrée d'Octobre 1944,
la vie reprenait dans les locaux les moins touchés....



...et les jeux dans la Cour des Grands

LA RECRE « déchaînée »

d'Yves Nicol et Jean-Paul Paillard

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

Horizontalement

- 1 • Guère épais et si cela dure la vie tu perds.
- 2 • Il ne faut pas s'y fier.
- 3 • C'est gonflant / Attirant.
- 4 • Un sultan -/- Rupture.
- 5 • Petit saint -/- Louis XVI.
- 6 • On n'y voit que du bleu -/- Un passage à prendre dans le bon sens.
- 7 • Pour l'homme -/- Parmi eux on a Thor / André pour les intimes.
- 8 • On ne peut le faire pour l'évidence -/- Numéro.
- 9 • Préposition -/- Il n'est pas encore en taule.
- 10 • Encore beau / Partisan de l'école des femmes.

Verticalement

- A • Occis, morts ils auraient donné du travail à Hercule.
- B • Supprime la mite aux logis.
- C • Autrefois autrefois.
- D • En route -/- Le maire d'Eu la porte quelquefois.
- E • En mettais plein la vue -/- Phon. : briser les mottes.

- F • Numéro d'un roi qui a sans doute caressé le dos d'Anne -/- N'est pas toujours aux champs.
- G • Une brève et une longue -/- *De bas en haut* : à vous.
- H • Une fièvre mais pas forcément de cheval -/- Près de.
- I • *De bas en haut* : contraire à la règle -/- En Italie.
- J • *En deux mots* : n'a pas le cerveau lent.

Solution des mots croisés du numéro 26

Horizontalement

- 1 Epicuriens • 2 Referendum • 3 Erratiques • 4 Ise-/-Inule 5 • Nem-/-CEI-/-Sa • 6 TPE-/-Ases • 7 EOR-/-Tear • 8 Ul-/-Pieuvre • 9 Siao (ouais)-/-Drag • 10 Essangeage.

Verticalement

- A Ereinteuse • B Persépolis • C Ifremer-/-As • D CEA-/-Pua • E Urtication • F Reines • G Inquiétude • H Edul (Lude)-/- Sevrà • I Nuées-/-Arag (Gara) • J SMS-/-Abrège.



Cl. J-N C

« EN UN INSTANTANÉ FULGURANT »

*« Ecoute bûcheron, arrête un peu le bras !
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas... »*

L'homme à l'anorak orange a sorti de sa camionnette, innocemment siglée du nom trompeur et prémonitoire de Derosier, l'instrument de mon exécution. J'entends son vrombissement sinistre et métallique et, déjà, ma chair cruellement entamée se révolte, se déchire, hurle sa douleur insupportable et muette dont l'ébranlement me fait tressaillir jusqu'au tréfonds de mes racines, jusqu'aux plus fines de mes branches, qui espéraient le retour ailé du printemps. Avant que la souffrance ne me terrasse, tout me revient, en un instantané fulgurant.

Je suis fier d'être, avec mes frères, planté au cœur d'une architecture prestigieuse dont les colonnes de pierre impeccablement alignées semblent m'inviter à grandir « droit » et haut, sans craindre les atteintes du temps. Je m'amuse à offrir aux lycéens vêtus de gris la complicité de mon corps gracieux et rugueux pour les jeux de ballon où leur jeunesse, par ailleurs contrainte, exulte et s'exalte, le temps d'une récréation.

Je n'ignore rien de leurs chagrins d'écoliers, de leurs projets grandioses, de leurs initiatives facétieuses. C'est sur mon écorce encore tendre qu'un certain Alfred, que son prénom désigne pour perpétuer la geste potachique, esquisse, à la pointe de son compas, la silhouette ventrue du Professeur Hébert, bientôt régulièrement et irrévérencieusement maquillée d'un nuage de craie blanche par le préposé au chiffon de la toute proche classe de cinquième.

Je m'étonne lorsqu'un jour d'août 1899, ma tranquillité estivale, peuplée seulement de chants d'oiseaux, est brusquement troublée par la présence effervescente et bavarde d'une foule, hommes à canotiers et femmes élégantes, qu'on eût davantage imaginés se promenant sur le front de mer à Dinard, ou dans les allées sableuses du Thabor. Je devine que se joue là une affaire d'importance dont je ne mesure pas tous les enjeux, mais dont me parviennent la rumeur, les attentes et finalement la honte.

J'assiste à la reprise du cours ordinaire des jours, comme si le lycée se rassurait de calquer le temps cyclique de l'année scolaire sur celui de la nature. C'est croire naïvement que l'Histoire se laisse aisément oublier. Par deux fois mon espace est envahi par les stigmates horribles de la Guerre, blessés gémissants ramenés du front, voix gutturales et bruits de bottes de l'Occupant. La mort rôde, même en ces murs voués à une autre mission.

J'ai mal de ces souvenirs là, mes forces défaillent, en un ultime sursaut je convoque d'autres images, apaisées et heureuses. Autour de moi des jeunes filles en blouses roses ont rejoint les garçons, mon ombrage reçoit la confidence murmurée de leurs tendres émois, mon écorce se brode d'initiales entrelacées « ubi Gaius, ibi Gaia ; Erwann aime Fatima... ». Mon large tronc les cache aux regards inquisiteurs des adultes, un orchestre s'installe, une harpe improbable et mélodieuse chante « auprès de mon arbre, je vivais heureux... ».

Ma vision se trouble et se dilue, le temps d'exhaler un dernier vœu à l'adresse de mon bourreau : ne pas être brûlé... mais devenir papier, où s'écritront d'autres histoires, où s'entendra encore, longtemps après que j'aurai disparu, l'écho des colonnes !

Tilleul anonyme de la Cour des Colonnes
Pépinières de la Ville 188(?) - Cour des Colonnes février 2007

(recueilli par W. T.)

L'adieu aux arbres

C'était au plein milieu des vacances scolaires de février, mais notre reporter, Jos Pennec, était là pour enregistrer la mise à mort de plusieurs arbres dans chacune des deux cours qui en possèdent encore : la Cour des Colonnes et la Cour de la Chapelle.

Certes, les arbres sont mortels et ceux-là, qu'on voit, tout grêles encore, sur les cartes 1900, ont aujourd'hui dans les 120 ans. C'est avec tristesse que nous les voyons partir et notre vœu le plus cher est qu'arbre pour arbre, ils soient tous remplacés. Rendez-vous ensuite en l'an 2130 !

A.Th.

Cour de la Chapelle



Cour des Colonnes



Stage : « Patrimoine scientifique et enseignement des sciences »

Participation de l'Amélycor

Les 20 et 21 mars dernier, à l'initiative de Jérôme Le Breton, chargé de mission "Culture Scientifique et Technique" (CST) à la délégation académique à l'éducation artistique et culturelle, se tenait un stage de formation "*Patrimoine scientifique et enseignement des sciences*". Au programme,

- des visites : collections du Lycée Emile-Zola et de la fac des sciences, musée des transmissions ("Espace Ferrié")
- des échanges sur les utilisations pédagogiques des matériels anciens et de l'histoire des sciences.

Les stagiaires – une vingtaine - venaient de toute la Bretagne : enseignants des diverses disciplines scientifiques et technologiques (ou documentaliste) en lycée, lycée professionnel ou collège. Cette diversité, et la très forte implication de nombre d'entre eux dans divers projets "CST" a permis des échanges particulièrement riches.

Le parcours ne fut pas de tout repos !

Les deux enseignants retraités - mais actifs représentants de l'Amélycor¹ - qui les accueillèrent le premier matin, ne leur laissèrent pas le temps d'un café. Les lecteurs de "l'Echo" connaissent bien le parcours et savent que, même concentré sur les salles de physique, la salle Hébert et les caves, l'accomplir en 2h1/2 relève du marathon, surtout lorsque fusent les questions sur les instruments anciens et, qu'en guise d'exemple d'utilisation, on passe quelques petits films pédagogiques !



Pas question de traîner non plus à déjeuner, juste le temps de constater que l'adresse est à retenir : le "*Diapason*", sur le campus de Beaulieu, combine agréablement cafétéria et espaces culturels et sportifs.

C'est que le menu préparé pour l'après-midi à l'*Espace Ferrié*, fort copieux, faisait l'impasse sur la sieste. Tout de suite, visite active de l'exposition permanente consacrée à l'histoire des transmissions, du télégraphe de Chappe aux transmissions par satellite ; mis dans la situation de jeunes élèves visiteurs, saurions-nous répondre sans faute au questionnaire ?

Après quoi, dans la confortable salle multimédia, Amélycor reprenait le relais : à partir d'une visite du site web "*Ampère et l'histoire de l'électricité*" et d'un exposé sur la controverse Galvani-Volta, discuter de l'utilisation d'éléments historiques dans l'enseignement ...

L'Amélycor n'étant pas directement impliquée, nous serons brefs sur le déroulement de la deuxième journée. Le parcours n'en était pas moins tout aussi riche ... et chargé. Les "piliers" de la commission "CST" de Rennes 1 présentèrent les collections de sciences physiques, zoologie, géologie (sous les belles fresques de Mathurin Méheü), avec exemples d'utilisation.

"*Deux jours à la découverte du patrimoine scientifique et technique rennais*", sera-ce le nouveau "must" proposé bientôt par un tour-opérateur avisé ?

Avec itinéraire : Zola – Ferrié – Beaulieu... ?

Pas sûr qu'Amélycor puisse « assurer » face à l'avalanche des demandes qui s'ensuivraient.

N'empêche, un certain nombre des profs présents à ce stage y voyaient un beau projet de voyage scolaire ...

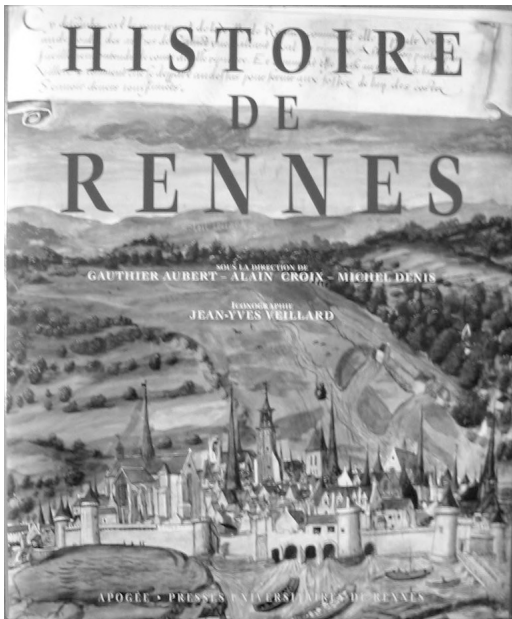
B. Wolff



¹ Pour ne rien cacher, il s'agissait de Bertrand Wolff et de Jos Pennec (Ndlr)

L'Amélicor n'est pas peu fière de compter parmi les auteurs de l'Histoire de Rennes qui vient de paraître, tant d'anciens élèves ou professeurs du lycée qui sont également membres de l'association.

Bernadette Blond rend compte de cet ouvrage remarquable tandis que Jean-Noël Cloarec nous livre quelques unes de ses notes de lecture.



Histoire de Rennes

Sous la direction de **Gauthier Aubert, Alain Croix, et Michel Denis**,
à partir d'une iconographie réunie par **Jean-Yves Veillard**
Editions Apogée et Presses universitaires de Rennes, 2006.

Ce n'est pas, comme le précisent les auteurs, une nouvelle version de l'histoire de Rennes où serait inséré l'essentiel des recherches des trente dernières années. Ce sont les images qui sont au centre de leurs propos, elles donnent corps aux différentes époques, elles sont multiples, variées, inattendues.

Pour les périodes les plus anciennes les objets archéologiques s'imposent, ils sont traités avec une telle maîtrise que nous oublions les réserves habituelles énoncées devant les vitrines d'exposition. Il va sans dire que les documents d'archives, familiers des historiens, mais peu accessibles à l'ensemble des Rennais séduisent le regard.

Mais la véritable nouveauté est sans aucun doute d'avoir retenu de nombreux clichés du bâti rennais, restauré ou non, mais toujours visible. On apprend alors à distinguer l'original et le reconstitué, les scènes vécues ou imaginées, le tout étant parfois éloigné de la vision habituelle qu'on se fait de la ville où le passé imprègne en toutes circonstances le quotidien.

Notre approche des périodes marquantes de notre histoire en est « revue et corrigée » :

- Ce sont les monnaies et les objets antiques qui nous laissent l'impression d'une Condate industrielle et commerçante où les influences romaines se combinent assez facilement au substrat gaulois et les vitraux qui nous rappellent saint Melaine pour les débuts du Moyen Age.
- Nous savons que la « Tapisserie de Bayeux » n'a pas été conçue pour la gloire de Rennes, mais nous sommes heureux d'y retrouver notre cité, et son voisinage avec les manuscrits et les sceaux les plus précieux des XII^{ème} et XIII^{ème} siècle ancre dans nos esprits les actes héroïques ou l'importance des arguments juridiques.

« La naissance d'une capitale » affirme, par l'image et par le verbe, un rang qui ne lui est guère contesté jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, même après le rattachement du duché à la couronne de France. Un document exceptionnel de la Bibliothèque Nationale de France (reproduit p. 74) montre « le pourtraict de la Ville de Rennes » en 1543. Il nous permet de visualiser une ville munie de solides fortifications, dominant une région soigneusement mise en valeur, elle-même surmontée par les clochers vertigineux des églises qui inscrivent dans le paysage et dans nos mémoires le poids des institutions religieuses. Nous sommes dans l'âge d'or de la Bretagne dont le Parlement est à la fois le symbole et le joyau. A grand renfort de plans et d'aquarelles, les auteurs font passer au second plan les souvenirs lugubres des événements de 1720. Les « Messieurs du Parlement » sont l'occasion d'infléchir la ligne directrice de l'ouvrage : à partir de là, les habitants semblent prendre une part plus active au destin de Rennes. Mais ne nous y trompons pas, face à la profusion des portraits d'évêques et de mères abbesses, les humbles apparaissent peu jusqu'à la tourmente révolutionnaire.

Les documents publicitaires hissent les préoccupations quotidiennes aux premiers plans des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles (pour faire contrepoids à la grandeur des temps anciens ?). Elles sont aussi des signes d'une modernisation par petites touches que les artistes et les photographes ont le temps de fixer sur le papier à maintes reprises. Rennes accède à ce moment-là au rang de « capitale intellectuelle de province ».

Histoire de Rennes (suite)

Pour le pouvoir central, elle est une ville si tranquille que le second procès Dreyfus ne risque pas de poser problème, mais elle devient à cette occasion un sujet d'actualité internationale.

Rennes a-t-elle perdu son caractère propre au cours de l'accélération de l'Histoire que balisent les deux guerres mondiales ? Les clichés des reporters américains de la Libération ébauchent cette impression qui se dessine avec netteté à la lecture des dossiers de chantiers de construction des années 60... L'année 1994 constitue une sorte de final au spectacle de la ville qui regarde son histoire et montre à quel point heurs et malheurs de Rennes relèvent du même rythme imposé par le feu.

Merci, messieurs les auteurs, de nous avoir offert cet ouvrage que nous pouvons lire, voir et revoir avec le même plaisir !!!!

Bernadette Blond

Yves Milon. De la Résistance à la Mairie de Rennes.

Par Yves Rannou. Apogée, 94 p. janvier 2007.

Ce doyen de la Faculté des Sciences de Rennes est toujours présent dans l'esprit de ses anciens étudiants, mais le grand public le connaît-il encore ? L'ouvrage d'Yves Rannou est donc le bienvenu. Il rappelle l'activité de ce Résistant et ses deux mandatures de Maire (1945 à 1953). Yves Milon, qui a fait bâtir l'Institut de Géologie, a du faire face aux problèmes de la reconstruction, « un de ses mérites a été de prévoir l'extension de Rennes ».

Cet homme, « issu de la Résistance, sans engagement politique antérieur et sans ambition affichée fut au départ porté au poste de premier magistrat de la ville par le cours des événements », il a laissé « le souvenir d'un homme d'honneur et de devoir en toutes circonstances, fidèle à ses valeurs et à ses engagements au service de ses concitoyens et de la collectivité ». Comme l'affirme Edmond Hervé dans la préface : « Yves Milon appartient à notre Histoire et ses valeurs doivent nous inspirer ».

L'Europe des Vases de nuit.

Par Roger-Henri Guerrand. Infolio, 64 p. 2007.

Notre cher Roger-Henri n'a pu voir la belle réalisation de cet éditeur suisse spécialiste du livre d'architecture.

Il se trouve qu'à Munich, l'avocat Manfred Klauda, (1936-2000), avait réussi un coup de maître « au niveau d'un certain 'indicible' pourtant connu depuis des millénaires. Il s'agit des vases de nuit, présents dès l'Antiquité, et des bourdaloues, inventés en Europe au temps du Baroque. Klauda réunit près de 6000 pièces qu'il commença par exposer dans sa villa... ». Roger-Henri Guerrand ne pouvait ignorer ce trésor !

Ce petit livre, magnifiquement illustré reproduit donc des ustensiles de la collection Klauda. (Il y a aussi un magnifique pot de chambre, dit « à la mariée » du Musée de la faïence de Quimper.)

Le texte de R-H G. est bien sûr plaisant et documenté, on y rencontre Rabelais et Scarron, bien entendu, mais il est fait aussi mention d'un chanoine de St Gatien à Tours, « somme d'érudition et d'obscénité » qui, dans « Le moyen d'y parvenir » (!), se consacre au problème de l'exonération.

Ce livre réjouissant montre que « les ustensiles innommables de nos ancêtres méritent d'être examinés de près », certains « accédant à la dignité d'œuvres d'art ».



**Vos Films
sur DVD**

Réalisation Vidéo - Multimédia
Transfert K7 et films Super8
Duplication DVD
Travaux vidéos



17, boulevard du Colombier - 35000 Rennes
02 23 30 30 31 - avimages@cegetel.net

Jean-Noël Cloarec

A Mademoiselle Cécile de La Croix Rousse

Domaine de la Rivière, ce 19 janvier 16..

Je suis encore sous le coup de l'émotion toute particulière où m'a laissée ma dernière rencontre avec mon amie Bernadette de B..., dans le cadre des causeries de l'Académie. Les femmes, décidément, n'ont point à rougir de leur sexe, ni pour le cœur, ce que d'aucuns nous concèdent, ni pour la faculté de réfléchir, que beaucoup voudraient nous contester.



Vous savez déjà le goût de Bernadette pour les Arts, et sa tendresse expansive – que je partage avec elle – pour les jeunes enfants. C'est la conjonction de ces deux centres d'intérêt qu'a explorée notre amie en nous invitant à admirer quelques portraits d'enfants, empruntés à sa collection personnelle et à celle de mécènes de ses amis. Le thème ne pouvait que séduire l'auditoire par sa fraîcheur, mais le commentaire, savant et sensible, nous a permis d'appréhender combien, au-delà du talent des peintres, leurs tableaux rendaient lisible tout ce que représentent les enfants, désormais que l'on peut davantage espérer qu'ils ne soient pas repris prématurément à notre affection et que l'on s'autorise donc à les regarder davantage.

Imaginez une blondinette de trois ou quatre ans, vêtue d'une belle robe de soie au col richement brodé : c'est Clarissa Strozzi, peinte par Le Titien, elle enlace familièrement un petit chien dont le regard expressif, pas plus que celui de l'enfant, n'a échappé à l'œil du peintre italien. Elle tient la pose, sage comme doit l'être une fillette bien élevée, a fortiori une jeune princesse que l'avenir destine à perpétuer la lignée sinon le nom : les bijoux qu'elle porte sont en or et somptueux – l'enfant sera un beau parti.

Imaginez encore, avant de voir bientôt : il s'agit d'une peinture à l'attribution incertaine (je veux croire que l'avenir fera justice au peintre, sans doute originaire de Lorraine), elle montre un Nouveau Né, étroitement emmaillotté comme il est d'usage, paisiblement endormi sur le giron de sa jeune mère qui baisse les yeux vers lui. A sa droite, une autre femme, un peu plus âgée et vue de profil, tient de la main gauche une bougie que son autre main dissimule à notre vue, elle aussi regarde le nourrisson dont le visage est éclairé, comme de l'intérieur, par la lumière cachée de la bougie. Le regard du spectateur est captivé : l'enfant dort, il convient de faire silence car la vie qui palpite en lui et dont on devine sous la transparence de la peau le souffle léger est un miracle de fragilité et de grâce. « L'essentiel est invisible pour les yeux », et – par quelle magie ? – le peintre nous le donne à voir...

Je vous le disais l'autre jour, je ne sais point comme l'on fait pour ne pas aimer sa fille et, admirant ces tableaux, j'ai mesuré le privilège des peintres, aptes à saisir le temps fugitif de l'enfance et à exprimer les douceurs secrètes et ineffables de l'amour maternel, qui va très au-delà, évidemment, des plaisirs charmants du mignotage. Aussi rêvé-je qu'un peintre vous eût, naguère, croquée en train de jouer au volant ou au toton, insouciant et concentrée, nimbée de l'aura charmante de l'enfance, telle que je vous vois encore et vous caresse indéfiniment du regard, alors même que je m'émerveille et me réjouis que vous ayez grandi.

Bernadette sera des nôtres quand vous viendrez, bientôt, au Domaine. Je ne doute pas de votre plaisir à la voir, à contempler ces tableaux et beaucoup d'autres avec elle, et à écouter tout ce qu'elle saura vous en dire.

Semper eadem.

Votre maman,
Marquise de la Turquie

Brèves • Brèves • Brèves • Brèves

Paul Ricœur

- Le dernier Conseil d'administration du lycée a pris une décision que nous appelons de nos vœux : donner le nom de Paul Ricœur à la salle de conférence.

Alfred Jarry : notez-bien !

- La conférence de Pascal Ory, « *Alfred Jarry ou le salut par les revues* » aura lieu le **18** octobre 2007. Elle s'inscrira dans une série de manifestations organisées avec la Ville et Rennes-Métropole, à la Bibliothèque Municipale et aux Champs Libres...

Visite normande

- Le dimanche 15 avril l'Amélicor a fait, exceptionnellement, visiter les richesses patrimoniales de l'établissement à une quarantaine de personnes de « l'Association Culture et Patrimoine » du canton de Sartilly (Manche).

Publications

- Nous signalons la sortie du n°10 de la revue du lycée Chateaubriand « Atala ». Consacrée aux sciences, elle bénéficie de contributions de trois membres de l'Amélicor : Gabriel Gorre, Jos Pennec et Bertrand Wolff.

- Ar Furlukin : « *le Galopin, mode d'emploi.* » (éd. du petit démon, 94 p - 2006.). Sachez qu'après une conférence des « Jeudis d'Amélicor », nous poursuivons la rencontre avec notre conférencier au restaurant « le Galopin ». Là nous sommes cordialement accueillis par Ar Furlukin, homme aux multiples talents, grand spécialiste du radis. Notre chanter du *Raphanus sativus* nous restitue l'ambiance de ce restaurant et dresse une intéressante galerie de portraits tels ces « gourmets exigeants dont on peut suivre au fil des saisons le tour de taille des hommes après le repas... » Des anecdotes savoureuses, ainsi cette commande de « côtes de gnu » ; comme on le sait le gnu de pré salé est très prisé ! Allez, du Reuilly, comme d'habitude !

« Jean-Pol, chanteur de rue sur le marché » (O.F-28/04/07)

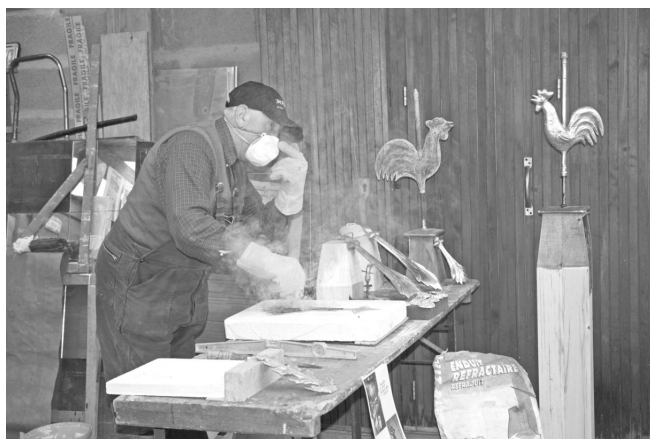
- Une belle photo prise à Saint-Jacques de la Lande. C'est bien notre cher Jean-Paul Paillard. Il aime passionnément la chanson et veut faire partager son plaisir, c'est pourquoi il lui arrive de se produire en public. Dans son répertoire fort vaste figurent Brassens, Brel, Ferré, Trenet, Moustaki, Ferrat, Bécaud, Aznavour, bref des valeurs sûres qu'il faut rappeler ou faire (re) découvrir ! Continue, Jean-Pol !

Amélicor s'intéresse aux épis de fâitage (O.F- 30/04/07)

- Le journaliste a rendu compte de la visite du bureau de l'association à Montgermont chez notre ami Yves Bellanger-Rouault. Cet homme passionnant et passionné nous a fait découvrir sa collection exceptionnelle d'épis de fâitage en cuivre, en plomb, en zinc, en terre cuite...

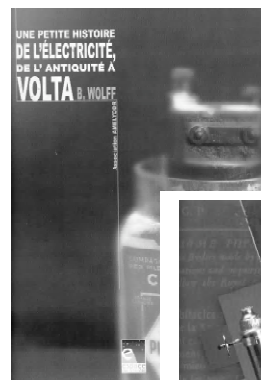
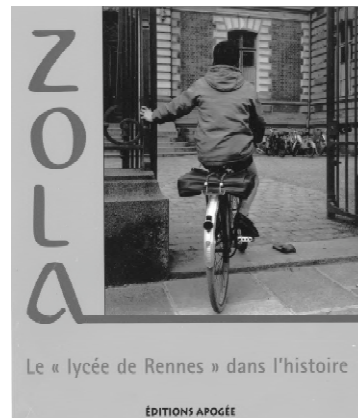
Il a fabriqué devant nous une hermine et une feuille de chêne en alliage, (plomb, 80%, étain, 20%). coulées à 280°C. Après cette visite, on ne visite plus Rennes de la même façon, on scrute les toits !

J-N C



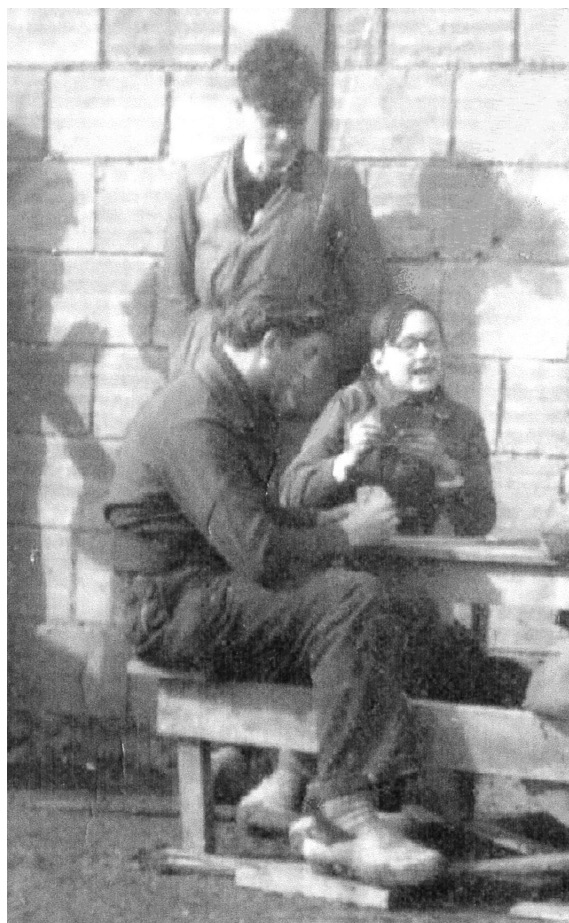
Cl. J.-N. Cloarec

Publications



toujours disponibles !





Coll JM

SOMMAIRE

EDITORIAL	p 1
TRUISMES ET FANTAISIES	p 2
DOSSIER SPECIAL : LE LYCEE A LA CAMPAGNE	
• Couverture	p 3
• Casse-tête administratif	p 4
• 42-43-Repliés au Nord de la Vilaine	p 5
• 43-44-Elève à Tresbœuf	p 6-7
• 43-44-« Les Déportés » à Louvigné	p 8-14
• En quatrième à Montfort	p 15
LA RECRE « DECHAÎNEE	p 16
CES TILLEULS QU'ON ABAT	p 17-18
STAGE PATRIMOINE SCIENTIFIQUE	p 19
LECTURES	p 20-21
CONFERENCE (compte-rendu)	p 22
BREVES	p 23
SOMMAIRE	p 24

BULLETIN D'ADHESION

Rappel : l'adhésion vous permet non seulement de soutenir et de faire vivre l'Amélycor mais aussi de recevoir L'ECHO DES COLONNES et d'être informé des dates des différentes activités de l'association.

NOM.....Prénom.....

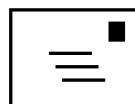
Profession.....

Adresse.....

.....

Numéro de téléphone.....

Courriel@.....



TRESORIER AMELYCOR
Cité scolaire Emile Zola
2 Avenue Janvier
CS 54444
35044 RENNES CEDEX

• Désire adhérer à l'AMELYCOR pour l'année scolaire : **2006 – 2007**

• Ci-joint, un chèque de **15 €**

Le

Signature